

Je l'ai dit, ce n'était pas la première fois que je me risquais à partager ma vie avec quelqu'un.

Qu'est-ce qui a fait que cette fois-là, je l'ai sentie comme plus... définitive? Les sentiments? En toute honnêteté, pas seulement; je sais que c'est un peu dur de dire ça comme ça, mais après toutes ces années j'arrive à le dire, pas seulement. Seule dans le chalet de mon enfance, seule dans ma librairie, seule dans mes commandes, mes factures, mes traites, mes tracasseries administratives, seule

dans mes soirées, dans mes bouquins, seule dans mes sonneries de réveil, j'ai dû croire à ce en quoi j'avais envie de croire. Il m'a rassurée, et c'est de ça que j'avais le plus besoin.

Et puis il y a eu ce manque. Cet enfant, il n'est jamais venu.

À la place, on a eu la lente transformation de l'optimisme heureux en attente anxieuse, puis celle de l'attente anxieuse en résignation douloureuse. Avec en plus le ballet obscène des consultations médicales, à Annecy, à Genève, à Lyon... les questions auxquelles il a fallu répondre, les examens qu'il a fallu subir... Et tout l'éventail des blouses blanches, de l'être rare à l'imbécile indifférent... Et toujours cette même réponse, que tout paraissait normal, que chacun de son côté avec un autre on aurait sans doute eu un enfant sans problème, mais que voilà, les deux...

Je le sais bien, que j'ai changé aussi. J'ai eu l'impression que tout ce que j'aimais devenait plus terne. Mes longues discussions avec les clients devenaient moins longues, mes copines boulangères ou vendeuses de génépi de la rue Vallot m'agaçaient, le soleil du matin sur le dôme du Goûter avait perdu son étincelle. Même les petits jeunes gens qui venaient le soir travailler à la maison avec Pierre me devenaient insupportables.

– Marion... Il y a quelque chose qui...
Ça ne va pas ?

– Non, non, laisse, Marie-Ève, ce n'est rien...

– Écoutez... (Elle n'avait pas pu se résoudre à me tutoyer ; j'avais insisté, dès les premiers jours, mais elle n'avait pas pu.) Écoutez... Je ne voudrais surtout pas paraître indiscrete, mais...

La pauvre, elle tournait autour sans oser se lancer.

– Ça va passer, Marie-Ève, ça va passer...

Tout me devenait pesant. Moi qui m'enthousiasmais d'un rien, j'avais le sentiment de devenir une frigde de la vie.

À la maison aussi, ça devenait de plus en plus lourd.

Parler, c'est difficile... Au début de la vie de couple, on se dit que tout va être transparent, qu'on va tout partager, être une seule âme dans deux corps, comme dans les aphorismes du XIX^e... On se dit que les épreuves, ça doit rapprocher autant que le bonheur, qu'on devient un vrai couple quand on a eu autant de l'un que de l'autre...

Ça doit être vrai, sans doute, pour certains.

Pas pour nous. Nous, on a eu le non-dit, le silence qui s'installe.

La solitude.

Il n'y a jamais eu de vraies engueulades; heureusement, d'ailleurs, parce que je n'aurais pas supporté. Je serais partie. Je me suis toujours demandé comment faisaient les gens qui vivaient comme ça, dans un climat de conflit permanent, une guerre de tranchées perpétuelle... Moi, une fois, une seule, ça aurait tout cassé... Finalement, est-ce que ça n'aurait pas mieux valu? Non, on n'en était pas là, quand même... On n'en était pas là...

Ça a été plus insidieux; une usure lente, reptilienne, lisse.

Les jours se sont mis à se ressembler, les nuits aussi.

- Bon, Marion, je vais me coucher...
 - Ah, d'accord...
 - Tu... tu fais quoi, toi?
 - Hmm...? Ben, je vais rester encore un peu, je suis bien, là...
 - C'est quoi, ton bouquin?
 - *Les Nouvelles romaines*, de Moravia. Je le connais par cœur, mais j'aime bien le relire, de temps en temps.
 - Ah...
 - Ça ne te dit rien?
 - Ben... non... Tu sais, moi, les bouquins...
- Il bâille.
- Bon, j'y vais; à demain.
 - Oui, à demain...

Je me recroqueville sur mon canapé. Le livre glisse de mes doigts, je le pose par terre, de toute façon ce n'est pas la peine, j'ai les yeux qui me piquent.

Les Nouvelles romaines, de Moravia, c'est le livre qu'il a emporté quand il est venu à la librairie, la première fois.

Le temps s'est mis à m'apparaître comme... suspendu.

Avant, je le voyais vivre, j'avais dans la tête comme le dessin des semaines, des mois, des années passés et à venir, derrière et devant moi. Le dessin s'est effiloché. Sans en avoir vraiment conscience, je me suis mise à vivre au jour le jour. L'inconnu, le futur à explorer, ne me tiraient plus vers l'avant, ne m'animaient plus. Il n'y avait plus que le concret. Ma librairie, mes bouquins ; ouvrir, fermer ; factures, commandes ; mes clients, aussi,

même si c'était moins évident. J'avais toujours dit que pour faire bien ce métier, il faut aimer et les livres, et les gens. Je n'aimais plus que les livres. Alors je mettais Marie-Ève en avant, le plus possible.

À la maison, c'était un peu pareil... Le concret, le réel, l'indispensable. Je n'ai jamais songé à partir, parce que j'aurais eu encore plus peur de la séparation que de cette vie-là. Sa présence continuait, malgré tout, à me rassurer. Les déserts, oui, les hautes solitudes, oui, le ciel et le vent pour moi toute seule, oui, mais pas entre quatre murs, pas dans le quotidien. Ça, ça me terrifiait.

Je le savais bien, que comme arrangement avec moi-même, ce n'était pas très... noble. Je le savais bien, et certains soirs, en m'endormant à côté de lui, je n'en étais pas très fière. Mais je ne pouvais pas faire autrement. J'essayais de

calmer mes scrupules en me disant que dans sa tête à lui ça devait sûrement être un peu la même chose...

On s'est débrouillés comme on a pu.